POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Montreal, Vendredi, 24 Septembre 1847.

PENSÉES

OMBIOTIANTS IN

PREUVES DE SA VERITÉ.

CLERGE.

- Quelquefois des familles honorables, pieuses, sont désolées parce qu'un de leurs enfants s'abandonne à des rêves mystiques, s'exalte, et leur annonce la volonté de les quitter pour se consacrer au Seigneur. En général, le meilleur remède vient alors d'un digne prêtre qui sait calmer la jeune imagination, éclairer un esprit qui se trouble : sa présence ramène la paix sous le toit paternel.

Une ardeur qui s'égare peut porter des hommes fougueux on atrabilaires à provoquer des résolutions dangereuses, à inspirer le mépris du respect filial. Enlever un enfant à ses parents est une spoliation plus coupable encore que celles qui frustra de la fortune d'un mondain, ses héritiers légitimes! Un des plus saints devoirs des évêques, est de préserver leurs diocoses des excès d'un zèle aveugle que la religion condamne, et qui fournit à l'impiété ses moins maavaises armes.

Les plus belles fonctions que l'homme puisse remplie sont celles de prêtre. Respirer sans cesse l'amour de Dieu et des hommes, consacrer sa vie entière à la répandre dans les cœurs, c'est habiter déjà le ciel, quoiqu'on marche encore sur la terre Assurément toute fonction sociale a busoin que celui qui l'exerce soit animé de cet amour. Quel vrai magistrat ne sent pas ce qu'il y a de sacré dans la rigide et calme intégrité avec laspelle il doit prononcer, sur la fortune, la vie, l'honneur de ses semblables? L'administration n'a pas, comme la justice, un sanetuaire ; reependant un digne administrateur voit toujours des maux à sou ager, des améliorations à faire; et s'il remplit ses devoirs, il mérite d'être béni par la reconnaissance publique. Sans passer en revue tous les états de la société,le service rendu par le médecin me frappe : il ne pourrait guérir les maladies du carps s'il ne co maissait les maladies de l'âme. Que de chagrins n'a-t il pas adouris! que d'espérances courag uses n'a-t-il pas réveillées! que de secrets versés dans son sein y mourrant! Mais les fonctions du prêtre sont les plus difficiles, ainsi que les plus saintes; et, sous un rapport, elles sont effrayantes. Quelle perfection elles exigeraient pour être completement remilies? Elles imposent de tels sacrifices et de telle devoirs, qu'aucun zutre état ne demande une vocation mussi éprouvée, une détermination aussi libre de toute suggestion étrangère et de toute illusion intérieure. Même après les plus sages précautions prises pour s'examiner et pour s'éc'airer lorsque le moment solennel de prononcer le serment irrévocable approche, je donte qu'il y ait courage humain qui me soit ébranlé.

Je connais plusieurs hommes qui, après avoir fait de brill'antes étudos, se distinguaient dans d'honorables carrières, et equi les ont quittées pour embrasser l'état ecclésiastique. Je me doute pas qu'on verra de plus en plus s'accroître le nombre de ces prêtres qui joignent à une vocation éprouvée une instruction étendus et la connaissance des hommes. Rien no speut contribuer bayantage à donner au clerge sa juste et nécessaire influence, et à faire aimer la religion en l'offrant sons sos véritables traits. On s'était accontumé jadis à cette grande erreur que l'état ecclésiastique est un état comme un autre; aujourd'hui des idées plus sérieuses, plus justes, sont répan-

Quelques-unes des observations précédentes réveillent pour moi un souvenir qui sans doute a peu d'importance, je le retracersi cependant. Un homme fort estimable, qui était venu à la célébration du mariage de mon petats-fils, me demanda, peu de semaines après, d'assister à la première messe de son fils. Pendant cette messe, j'eus une longue distraction. Je rapprochais involontairement dans ma pensée ces deux jeunes gens, tous deux du même âge, tous deux fils uniques, et qui venaient à si peu d'intervalle de choisir des carrières si différentes. Je me demandais quel serait le plus heureux. Je sentais que si mon petit-fils cût désiré embrasser l'état reclésiastique, j'aurais cherché à l'en détourner, par des motifs tron naturels pour être dénués de raison; mais je reconnus sincérement que si, après s'être soumis aux longues épreuves que j'aurais exigées, il eût persévéré dans son désir, je n'aurais pas en besoin d'un grand effort pour m'associer à ses hautes pensées; et que mon sacrifice, ou plutôt ma résolution, n'aurait eu nen de pénible. Raméné par ces idées à la sainte cérémonie, je priai pour les deux jeunes gens a vec l'effusion d'un cour paternel.

Les dissensions politiques ont produit la virulence du l'angage, chez un peuple longtemps célèbre par son aménité. Ce langage entretient les passions haineuses dont il est né. Tous ceux qui croient avoir intérêt à prolonger les divisions et les stroubles aiment à se servir de paroles irritantes, dont ils conmaissent la puissance, pour s'opposer au rapprochement des esprits. C'est surtout aux ministres des autels qu'il appartient de porter la modération dans leurs discours pour l'introduire dans nos âmes; ils sont souvent attaqués, et quelquesois ils meuvent être obligés d'accuser; ils n'auront que trop d'occasions de nous donner le saint exemple que j'invoque.

Les évangélistes, ces hommes inspirés, racontent la mort de leur maître; et, dans un tel recit, pas une injure ne leur Achappe contre les Juiss. Ce calme suffirait pour attester que 4'Evangile émane d'une source divine.

CONCLUSION.

Si quelques lecteurs entrevoient qu'ils avaient des préjugés contre le Christianisme, je les supplie de ne pas laisser s'obscurcir cette première lucur; elle peut ressembler au crépuscule qui précède le jour. Je les exhorte dans leur intérêt à réfléchir; et pour mieux réfléchir, à prier. Qu'ils demandent à Dieu, d'une manière générale, d'éclairer leurs doutes, de leur ouvrir le sanctuaire de la vérité. Qu'ils prient comme ils voudront, mais qu'ils prient.

Les faiblesses du respect humain, la crainte des jugements d'un certain monde, ne les arrêteront pas, je l'espère, dans leurs recherches. Un esprit juste et ferme dédaigne l'opinion du vulgairo, et pour lui cette classe ne se compose pas scule-

hors brillants, et de personnes qui, sous bien des rapports, ne manquent pas d'instruction.

Notre amour-propre souffre quand nos réflexions nous con-traignent à changer d'opinion. Eh! pourquoi? L'esprit de l'homme n'est-il pas formé pour chercher la vérité, et son cœur pour l'aimer? Ne sommes-nous nas émus par ce sage qui se félicitait, en vieillissant, d'apprendre toujours? Si l'on vous a de bonne heure pénétré d'une vérité importante, et qu'au milieu de nombreuses vicissitudes, vous l'ayez toujours fidèlement conservée, c'est un mérite ; mais si l'on a inculqué dans votre esprit une erreur séduisante, et qu'après l'avoir longtemps nourrie, vous sachiez vous en délivrer par un examen courageux, oh! combien vous avez plus de mérite encore aux yeux de la raison.

Des que le Christianisme vous aura touché, éclairé, hâtezvous de vous forufier par son culte. Un incrédule qui ne sui pas les pratiques de la religion est conséquent, et peut avoir une excuse dans sa bonne foi; mais quelle serait l'excuse de celui qui croit, et ne pratique pas?

Lorsqu'on revient à la religion, il ne faut ni se cacher, ni se lonner en spectacle. Dire qu'on aime le Christ, et rougir de lui, est un acte de honteuse faiblesse, si ce n'en est pas un d'insigne mauvaise foi. Mais, vouloir attirer les regards, chercher l'éclat, se donner pour modèle, rien n'est plus contraire à l'esprit du Christianisme ; c'est faire ressembler la piété à une spéculation. Assurément on doit se montrer à découvert, des qu'on sait qu'il en résultera un utile exemple. Jamáis on ne peut laisser insulter en sa présence à la foi chrétienne, sans déclarer qu'on la respecte ; mais il faut s'absteuir d'en parler, orsqu'on n'y est point provoqué et qu'on exciterait des railleries coupables. Le chrétien a dans ses discours et dans sa conduite une dignité qui en exclut l'imprudence ainsi que la fai-

Pour l'homme qui revient à la religion, le vrai moyen de faire connaître cet heureux changement est d'améliorer son caractère et d'épurer son âme. Son amour-propre faisait-il souffrir velui des autres ? qu'il devienne modeste. L'abordaiton difficilement? qu'il se montre affable. Cédait-il à des emportements? qu'il soit calme et doux. Prodiguait-il trop d'argent à ses plaisirs? qu'il on réserve davantage pour la charité. En un mot, qu'à ses défauts succèdent les qualités opposées. On s'étonnera de ce prodigieux changement; on en cherchera la cause, on la découvrira, ou il la dira lui-même. Je doute qu'alors on entende aucune plaisanterie; les réflexions qui s'offriront naturellement seront honorables pour sa croyance et

Un homme que le Christianisme vient d'éclairer doit se montrer indulgent, surtout à l'égard de ceux dont il eut la manière de voir. Il doit être pour eux pleis d'espérance. Puisqu'il a longtemps partagé leurs erreurs, pourquoi n'auraient-ils pas un jour ses lumières? Pour attirer les cœurs aux saines croyances, qu'il se garde de passer d'un exeès à un autre, de l'incrédulité à la bigotorie qui fait paraître la religion triste, sombre, et la cache sous un masque repoussant. Qu'il soit toujours le disciple de Dieu qui a dit : " Quand vous jeunez, parfumez vos cheveux."

Si celui qui devient chrétien a des relations coupables ou dangereuses, qu'il les rompe aussitôt; mais s'il en a d'autres qui soient seulement peu en harmonie avec l'existence qu'il vent se former; si sa position dans le monde. La mis en rapport avec des sociétés frivoles, où il trouvera plus d'ennuis que de périls, je ne l'engagerais point à les quitter brusquenent. Le bonheur est loin d'elles, au sein de la famille entourée de quelques hommes bons et d'un esprit cultivé : c'est une vérité si simple, si constamment observée que la philosophie suffit pour l'enseigner à qui veut réfiéchir. Mais je ne vondrais pas qu'une rupture prompte, par cela même offensante, pût faire accuser la religion de rendre insociables ceux qui l'embrassent. Co reproche assurément serait très-mal fondé : le chrétien est l'homme le plus sociable, car il est le moins exigeant et le plus dévoné.

Quant aux plaisirs, aux distractions, aux délassements que permet la morale, qu'il les conserve tons, et qu'il s'y plaise. l'aime à trouver chez lui des fêtes de famille ; j'aime à le voir sensible aux charmes de la poésie et des arts. Le chrétien doit être un homme complet, et sa religion dit : " Aimez tout ce qui est aimable."

Je désire qu'il ne se surcharge point de pratiques; autrement il élorge ra du Christianisme plus d'un homme que son exemple pourrait y comener. If faut d'ailleurs, chez les peoples où l'industrie fait de rapides progrès, se garder d'exiger des pratiques très-multipliées; le temps n'y sufficait pas, et d'autres soins pourraient bien avoir la préférence. Mais je suis loin d'en conclure que l'industrie et ses richesses affaiblissent nécessairement la piété dans les ames. Prenons pour exemple un homme tres-occupé, un fabricant qui fait travailler de nombreux ouvriers et dont les relations commerciales sont fort étendues. Si cet homme considère ses ouvriers comme des pupilles que la Providence le charge de protéger contre le vice et la misère; si pour accomplir entièrement ce pieux devoir, il fait instruire leurs enfants, et qu'il étende sa bienfaisante influence sur tout le canton qu'il habite ; s'il offre dans ses relations commerciales l'exemple de la bonne foi et de l'intégrité si lorsqu'il passe d'une occupation à une autre, il aime à élever sa pensée vers la source de tonte force et de toute sagesse, sa vie est une prière continuelle, un hommage de tous les instants rendu à cette Providence qui semble l'avoir choisi pour agent.

Ces rapides pensées n'ont-elles produit sur vous aucune impression salutaire? c'est moi qu'il faut accuser,et non la cause que j'ai voulu servir. Quel esprit serait assez superficiel pour supposer qu'un sujet si vaste est épuisé dans ce petit nombre de pages? Pai dit en commençant que je n'avais point la prétention d'instruire, que j'aspirais sculement à faire naître le désir d'entendre des hommes plus éclairés que moi. Puisque je n'ai pas su vous inspirer ce désir, ma position seule est changée; l'avantage qu'il y aurait à consulter ces hommes plus instruits, reste le même pour vous. Deux ou trois heures perdues avec moi vous donnent bien le droit de me juger, de rejeter ce petit écrit, mais non de juger et de rejeter la religion.

Avant d'oser condamner la foi de vos pères, il vous faut plus d'étude. Je n'ai pu vous déterminer à un examen nécessaire; mais je no vous ai fourni aucun argument valable dans la plus grande désolation. Ceux qui restent ac- un sacrifice.

ment d'ignorants misérables; il y voit nombre de gens aux de- | pour vous en dispenser. A défaut de tous les impérieux motil's que l'homme a pour s'occuper de cet imposant sujet, j'en appellerais au besoin de connaître, à la curiosité. La religion du Christ a produit une immense révolution sur la terre ; des mul titudes d'hommes out donné leur sang pour attester sa vérité; elle est préconsée de siècle en siècle par des orateurs,pas des écrivains dont la force de tête n'est pas plus contestable que la conviction et l'éloquenca, d'autres hommes, éminents aussi par le talent, se sont acharnés à la poursuivre ; elle a subi tous les genres d'attaques depuis la raillerie et la satire, jusqu'à la violence et à la cruauté. Toujours on la voit triompher des énreuves. La religion du Christ est le plus etonnant phénomène offert aux regards des hommes, et j'aurais peine à concevoir qu'on ne sentit pas le désir de l'examiner sérieusement une fois dans la vie.

Faites cet examen. Je ne renonce pas à l'espérance qu'un jour vous prierez pour moi, comme je prie pour vous.

Nous lisons ce qui suit dans l'Ami de la Religion du 19 Août:

" On nous communique l'extrait suivant d'une lettre du P. Félix Martin, supérieur des Jésuites dans le Bas-Canada, à un de ses frères. On ne lira pas sans un domoureux intérêt ce récit d'un grand désastre où se montre avec une simplicité si touchante l'héroïque dévouement du clergé catholique :

" Montréal, 27 juillet 1847.

"Mon cher Arthur,

" On ne s'occupe ici que du fléan que la divine Pro-vidence vient de nous envoyer. L'émigration irlandaise, qui était regardée comme une source de développement et de prospérité pour cette colonie, devient cette année une calamité désastreuse. L'émigration annuelle n'était ordinairement que de 24,000 personnes elle va monter cette année jusqu'à près de 100,000. Déjà 58,000 sont débarqués. Les ravages de la famine et des maladies qui travaillent la malheureuse Irlande, ne laissent arriver jusqu'ici que des tempéra ments à moitié ruinés, ou qui recèlent un germe de mort. La traversée suffirait au reste à elle seule pour provoquer tous les maux. Les infortunés émigrants sont entassés souvent sans provisions et sans aucuns préparatifs pour les recevoir, dans le fond de calle des bâtunents qui viennent faire ici le commerce du bois. Leur nombre est quelquefois deux fois plus grand qu'il ne devrait l'être. La nourriture abondante et saine et l'eau douce manquent presque tonjours, pour peu que la navigation se prolonge. L'atmosphère infect de la calle finit ordinairement par se vicier, et le typhus se déclare. C'est alors, dit-on, le spectacle le plus affreux, et la mort fait à loisir des victimes. Un des derniers bâtiments arrivés à Québec avait perdu 150 personnes dans la traversée. On a établi un lazaret un peu plus bas que Québec. C'est là où l'on retient tous les infortunés que le mal a attaqués. Les médecins leur font subir une singulière épreuve pour les reconnaître en pen de temps. Arrivés sur le vaisseau pour les soumettre à l'inspection, ils tendent une corde d'un bordage à l'autre, à la hauteur de 2 pieds 1/2 ou trois pieds. Les émigrants sont obligés de passer dessous, sans la toucher et seulement en se pliant. La plus grande partie tombe à terre, ou ne peut se plier. Ils ont ainsi bientôt passé en revue 600 ou 1.000 passagers. Le premier lazaret a tonjours près 2,000 malades, sans compter plus de 1,000 autres qui sont à un hôpital près de la ville. Je ne puis pas vous en parler avec beaucoup de connaissance de cause, mais on sait que le nombre des morts y est très-considérable. Il en mourait jusqu'à 100 par jour. Ces malheureux y sont presque dépourvus de tous secours, dans des hangars ouverts à tous les vents, qu'on a construits à la hâte sur le rivage. Déjà deux prêtres ont été victi mes de leur zèle à les secourir sur cet affreux théâtre. " Mais parlons de notre ville infortunée! Nous ne

savons pas ce que le bon Dicu nous destine ! On laisse donc remonter notre grand fleuve à tous les voyageurs qu'on croit en bonne santé ou à ceux qu'on juge convalescents. Leur état de faiblesse est ordinairement tel, que bien des fois, dans cette nuit de voyage de Québec à Montréal, plusieurs infortunés ont rendu le dernier soupir. Il a fallu bientôt former ici un nouveau lazaret. Des appentis temporaires out été dressés près de la ville. Aujourd'hui on y compte 1,700 malades au milieu desquels règne le typhus dans toute sa violence. C'était déjà un affreux malheur; mais en voici d'autres plus désolants, encore. Leur plaie saignera bien plus long emps. Ces émigrants sont gen partic catholiques. Les prêtres de Saint-Salpice, sur la paroisse de qui ils se trouvent, ont volé à leur secours avec une sainte intrépidité et un héroïsme vraiment admirable. Dieu les attendant sur ce champ de bataille pour leur donner leur récompense. C'était bien la couronne la plus digné d'envie pour des cœurs apostoliques. Cinq de ces Messieurs sont déjà morts ; ept autres sont encore hors de combat. Il est probable qu'ils ne se releveront pas tous. Deux prêtres du diocèse ont aussi péri dans ce ministère. Un des Sulpiciens morts n'était pas encore atteint par le fléau ; il a été victime d'un accident en allant visiter les matades. Il est tombé d'une hauteur de plus de 30 pieds, et s'est fracasse la tête. C'était un jenne homme plein d'espérance, avec les talents les plus brillants et la vertu la plus aimable. Judicia Dei abyssus multa. La ville, privée de plus de douze de ses ouvriers infatigables,est

cablés sous le poids d'une pareille douleur et par des travaux tout-à-sait au-dessus de leur sorces. Ils ont été obligés de demander du secours à Monseigneur, ne pouvant plus suffire seuls aux besoins de la paroisse. Dèja quelques jours auparavant, notre saint prélat avait pris l'administration immédiate du service des émigrants malades, et il marche à la tête de ses prêtres pour leur porter des secours.

"J'étais à donner une mission dans la ville des Trois-Rivières, quand les malheurs de ces MM. de Saint-Sulpice commencèrent. A mon retour, je me hâtui d'aller m'offrir avec le P. Saché pour demeurer chez eux, et leur prêter notre secours. Les PP, Mignard et Henry du Ranguet, venus de New-York pour m'aider dans les missions de cet été, nous devenaient trèsutiles dans ces circontances; mais ils ne suffisaient pas pour remplir les vides faits par la mort. A la prière de Monseigneur, j'écrivis au plus vite à nos Pères de New-York pour leur demander un nouveau renfort. Le P. Théband, supérieur du collège de New-York, a généreusement répondu à mon appel, il a envoyé immédiatement quatre nouveaux ouvriers, les PP. Driscol, du Merle, Férard et Schianski. Ils ont été accueillis par ces MM. de Saint-Sulpice avec une bonté toute fraternelle, et, sans attendre un moment, ils se sont mis à l'ouvrage. Les hôpitaux de la ville sont pleins, et la maladie se répand, quoique lentement, dans la cité. Je reste maintenant à l'évêché avec le P. Saché, pour secourir les malades de ce quartier : nous savons l'un et l'autre trop peu l'anglais pour nous rendre utiles auprès des émigrants. Jamais, je n'ai plus senti le regret de n'avoir pas mis plus d'ardeur à l'étude de l'anglais, et de m'être laissé distraire par d'autres tra-

"Les religieuses qui ont été en grand nombre au se-, cours des malades émigrants et avec un courage 'audessus de tout éloge ne sont pas épargnées. Il y en a déjà six de mortes. J'apprends aujourd'hui qu'on en compte encore, dans les différentes communautés, plus de quarante de malades, et plusieurs à l'extrémité.

On ne peu pas prévoir quand s'arrêtera le fléau qui paraît déjouer toutes les ressources de l'art. Plusieurs croient qu'il n'est encore qu'au commencement de sa marche. Au milieu de tous ces malheurs, la religion, tout en pleurant ses ministres et ses vierges héroïques, a raison de se réjouir des beaux exemples de vertu de ses enfants. La résignation de ce peuple irlandais et sa soumission à la Providence a quelque chose qui tient du prodige. « La vue du prêtre, les sacrements de l'église lui font oublier toutes ses douleurs et ses horribles privations. Sa foi d'airain semble grandir en proportion de ses épreuves. Les protestants, témoins des vertus dont ces lieux de souffrances offrent le tableau, rentrent en grand nombre avant de mourir dans le sein de l'Eglisc.

"Adieu, mon cher Arthur, vous voyez que nous avons besoin de vos prières. Ne soyez pas surpris si vous entendez parler bientôt des victimes que la contagion aura faites dans nos rangs. A la volonté de

"Tout à vous en Notre-Siegneur.

" FLIX MARTIN, S. J.

ROME ET PIE IX.

Nous devons un avis à nos lecteurs sur l'ouvrage intitulé Rome et Pie IX, que l'Univers a annoncé le 4 Août. Un coupd'œil jeté sur la préface très-emphatique de ce livre nous l'avait fait ranger parmi ces publications dont on ne dit ni bien ni mal, pour rendre à la fois justice aux intentions de l'auteur et à son talent. Priés de l'examiner de plus près, nous sommes, à regret, forces de nous prononcer aujourd'hui, et de déclarer que le livre de M. Alphonse Balleydier n'a pas du tout le caractère sérieux que le titre sembre promettre. Sans contredit, il respire d'un bout à l'autre un ardent et sincère enthousiasme pour le grand Pontife qui est depuis un an l'amour de Rome, la gloire de l'Eglise et l'espérance du genre humain; il renferme des faits intéressants, quoique très-connus, et quelques documents que l'on sera bien aise de n'avoir plus à chercher dans les journaux; mais, en somme, le tout se rattache beaucoup trop au genre d'impressions de voyages. Ni la pensée ni le style n'ont la maturité nécessaire à de si grands sujets, et dans la foule de ces anecdotes sur Pie IX, ramassées partout, recueillies de toutes mains et que souvent l'auteur a pris la peine d'amplifier et de dramatiser, il en est beaucoup de totalement apocryphes, ou qui le sont devenues sous sa plume. Nous croyons pouvoir, sans trop de témériré, ranger au moins dans la seconde de ces catégories une conversation où le Saint-Père, après avoir demandé à M. Ballevdier des nouvelles de Châteaubriand, finit par faire l'éloge de M. et Mme. Ancelot? Ce passage amusera un moment nos lecteurs:

" Passant en revue nos philosophes, nos poètes et nos orateurs religieux, seminelles avancées du catholicisme, Pie IX s'arrêta avec bonheur sur quelques noms. "Que fait Châteaubriand, me demanda-t-il, cet immortel auteur du Génie du Christianisme et des Martyrs? Si vous le voyez, diteslui combien je l'aime! combien je serais heureux de le voir dans cette Rome qu'il a si bien chantée! Pensez-vous qu'il

y revienne un jour? -Je ne le crois pas, très Saint-Père.

-Pourquoi? -Il est bien âgé.

- Est-ce que le génie vieillit jamais?

Puis, à son âge, la mer est dure, et de Paris à la mer la distance est grande.

-C'est vrai, répondit le Pape, avec un son de voix qui exprimait un regret, avec un regard qui semblait offrir à Dieu